



JOEL SAGET/AFP

Le Goncourt a été décerné le 3 novembre dernier au Sénégalais Mohamed Mbougar Sarr.

bien, ils suscitent la jalousie française!

La même question s'est posée à tous les espaces francophones non français, car la France s'est arrogé une place centrale et tout ce qui n'était pas français a été rejeté dans ces espaces. On pensait que c'était de la France que venaient la reconnaissance et la définition de ce qu'était la littérature. Il y avait une ambiguïté à proposer une autre langue, tout en gardant la richesse du classicisme français. Les auteurs de la négritude posaient déjà la question: on leur demandait pourquoi ils n'écrivaient pas plutôt dans leur langue nationale, mais ils savaient que s'ils le faisaient, on ne les comprendrait pas en France. Cela change petit à petit et il faut que cela continue en mettant en avant et en faisant circuler des œuvres importantes qui ne soient pas obnubilées par ce centre qu'est la France. En nombre de locuteurs et donc de lecteurs possibles, l'espace francophone se déplace peu à peu vers l'Afrique. En termes de sociologie littéraire, il faut le prendre en compte. Le malheur pour une langue d'avoir un espace central est de ne pas voir ce qui se produit sur les marges: un art de l'hybridation, de la nouveauté, de la surprise qui fait usage de la langue et de son génie propre. Un art qui donne des résultats étonnants qu'un usage de la langue trop tourné vers le centre français n'atteint plus. Aujourd'hui, il y a tout un pan du renouveau, de la singularité, de la créativité, en littérature comme en arts plastiques, qui viendra du continent africain. Mais ce n'est pas une créativité nouvelle, elle a toujours été là, c'est le regard occidental qui commence à s'ouvrir vers elle.

Le paradoxe est qu'au même moment l'Europe ferme ses frontières physiques.

C'est vrai. On découvre cette créativité-là, mais on l'empêche de s'exprimer et de voyager. Non seule-

ment les écrivains et artistes mais toute personne doivent pouvoir se déplacer librement comme le font les marchandises et les capitaux. Ce devrait être un droit fondamental, car c'est aussi cela qui permet la créativité et la fécondation mutuelle des imaginaires. Pour moi, cela n'est pas facile de faire venir les membres de ma famille. Ma mère a pu venir pour une cérémonie pour moi, mais cela a nécessité toute une procédure, ce fut sans doute une exception due à mon livre. C'est la première fois que ma mère a pu voyager et venir me voir. Auparavant, c'était impossible.

À quoi sert la littérature?

La littérature est ce que je tente de mettre au cœur de ma vie: la lecture, l'élucidation patiente du réel et des questions qui sont miennes et qui sont aussi celles de la condition humaine. Elle me sert à poser des questions: qu'est-ce qu'être humain? Que fait-on pour mériter cette appellation? C'est la question à laquelle tente de répondre la littérature, mais elle ne répond que par de nouvelles questions. C'est sa spécificité et sa force d'amener de nouvelles questions. En plus de cela, la littérature apporte le plaisir de lire, d'écrire, de rencontrer des écrivains, de converser avec ceux d'hier et d'aujourd'hui. C'est le territoire poétique par excellence et c'est là qu'on arrive à se débarrasser de sa nationalité, de sa couleur de peau, de son identité pour être vraiment dans la condition humaine.

Un livre crée aussi une communauté de lecteurs.

C'est la magie d'un texte qui est à la fois l'expérience individuelle et intime de l'écriture et un acte collectif, car un même texte peut être lu par des milliers de gens qui partageront la même expérience. La ren-

contre entre un écrivain et les sensibilités des lecteurs est un moment magnifique, de quoi donner le tournis.

On a dit qu'Elimane, dans votre roman, était l'écrivain Yambo Ouologuem. Mais le prix ne lui a pas porté chance, il fut accusé de plagiat. Vous craignez pour l'accueil de votre prochain livre?

Pour l'instant, je ne suis pas inquiet, mais tout peut arriver, le destin d'un livre est imprévisible. Entre le moment où Ouologuem a eu le Renaudot (*en 1968, NdLR*) et sa chute, il y a eu trois ans. Moi, cela fait à peine quelques jours et il y a déjà des contestations extralittéraires au Sénégal. Le destin d'un livre est imprévisible. Quant au livre suivant, l'attente venue de l'extérieur ne sera jamais aussi forte que celle que j'ai envers moi-même. Il est normal que les autres vous attendent au tournant. Mais le travail de l'écriture est tellement long, lent et solitaire. Il faut pour le faire avoir une exigence envers soi. Le Goncourt n'y changera rien. Je serai toujours angoissé et j'ai des modèles littéraires que je ne veux pas décevoir. J'ai un rapport aux écrivains passés qui me paralyse avant d'écrire. Aussi sévères que seront éventuellement les critiques envers mon prochain livre, je ne suis pas certain qu'elles puissent être pires que celles que j'ai vis-à-vis de moi-même. Et puis, j'aime la littérature d'abord parce que je suis un lecteur. Je suis en train de lire *Les Livres de Jakob* de la Prix Nobel Olga Tokarevuk. C'est ébouriffant, y compris d'érudition. Si, à un moment, je n'ai plus rien à écrire, je resterai un lecteur.

→ Mohamed Mbougar Sarr, *«La Plus Secrète Mémoire des hommes»*, Philippe Rey, 462 pp., 22€ (critique dans *Arts Libre* du 13 octobre 2021)